

relief: beggars were licenced, and general hospitals set up to centralize shelter and food distribution. Local governments imposed restrictions on outsiders, immigrants and vagabonds. All these measures were directed toward control as much as toward care of the poor.

The debate over the "enclosure" of the poor with its authoritarian overtones was heated in Spain. Flynn points out that the concept of charity remained essentially medieval in Spain until rationalization was resurrected by the "Ilustrados" of the eighteenth century. For this reader, the most engrossing aspect of the book deals with the way the confraternities mirrored changes in popular religious sentiment in sixteenth-century Spain. Marian veneration declined in absolute terms and images of the radiant young virgin with the baby on her arm were replaced by the sorrowful mother bracing the dead Christ across her lap. Another feature was the popularity of flagellant groups. This form of confraternity had existed elsewhere, notably in Italy, but it took hold and became extremely popular in Old Castile. Flynn sees these cultural expressions of mourning and penance as evidence of a decline in confidence and optimism among the general populace. Flynn's evidence indicates that the influence of the Council of Trent on expressions of popular piety and on the confraternity system was relatively weak in Zamora.

While I would not take issue with the author for not having written a different book, I would certainly have liked a longer book — one which developed the ideas which she brings out in her last chapter on popular piety. For instance, how did the changes she describes relate to the charitable functions of the confraternities? Flynn's interesting study of charity before it became welfare raises some provocative questions for historians of popular culture and religion.

Joan Sherwood  
*Queen's University*

\*\*\*

Gary Gerstle — *Working-class Americanism. The politics of labor in a textile city, 1914-1960*. Cambridge : Cambridge University Press, 1989, 356 p.

À n'en pas douter, nous sommes en présence d'un grand livre. De ces livres qui ouvrent de nouvelles pistes de recherche et qui réinterprètent une période ou une question. Car il ne faut pas se laisser tromper par le sous-titre de l'œuvre. Gary Gerstle fait bien plus que raconter l'histoire ouvrière d'un centre textile, en l'occurrence Woonsocket (Rhode Island); il réécrit l'histoire ouvrière des États-Unis au 20<sup>e</sup> siècle en faisant ressortir l'importance du discours de l'américanisme dans les mutations de la pratique syndicale, une pratique qui devait de plus en plus compter avec le rôle grandissant de l'État.

Dans un premier temps, Gerstle présente Woonsocket, « la ville la plus française aux États-Unis ». S'appuyant sur plusieurs travaux et sur quelques sources imprimées, il étudie la culture et la structure sociale, essentiellement traditionnelles, des Canadiens français et le milieu ouvrier où se mouvait la majorité d'entre eux. Guidés par une élite imbue d'idéaux catholiques, ces travailleurs, immigrants de la première et de la deuxième générations, étaient incapables de développer une conscience de classe. Lors de la Première Guerre mondiale, le château fort de l'ethnicité commença

de s'effondrer sous les assauts répétés des américanistes à 100 p. 100 et sous l'effet d'une dissension entre modérés et nationalistes au sein de l'élite.

Mais la francophonie de Woonsocket n'était pas composée uniquement de Canadiens français. Des entrepreneurs, cadres et ouvriers originaires du nord de la France et de la Belgique faisaient aussi sentir leur influence dans la ville textile. Gerstle leur consacre son second chapitre, décrivant tour à tour les « aristocrates », qui reproduisirent au Rhode Island une idéologie et une pratique patronales empreintes de paternalisme, et les « braves ouvriers et vaillants prolétaires », qui avaient emporté dans leurs bagages une tradition d'action syndicale et une vision socialiste de l'organisation sociale. Le lecteur fait ainsi connaissance avec Joseph Schmetz, qui adapta la vision radicale belge au contexte américain et qui fonda, en 1931, l'Independent Textile Union (ITU), bientôt le syndicat du textile le plus puissant de la Nouvelle-Angleterre.

Après cette mise en situation, Gerstle s'attaque à l'histoire du syndicalisme à Woonsocket en consacrant deux chapitres à l'émergence de l'ITU entre 1929 et 1936. Il montre comment la structure industrielle de la ville, dominée par les lainages, différait de celle du reste de la Nouvelle-Angleterre, ce qui permit aux entrepreneurs et aux travailleurs de mieux faire face à la Dépression, et aux militants radicaux franco-belges d'encadrer leurs confrères et consœurs de travail dans l'ITU. Le mouvement ouvrier bénéficia aussi de la législation pro-syndicale du gouvernement Roosevelt et du manque d'unité du patronat local, lequel était divisé quant à la stratégie à suivre. Les radicaux s'appuyaient sur un vaste réseau de fileurs de métier qui, peu importe leur origine ethnique, étaient fiers de leur métier et de leur position privilégiée à la manufacture et dans la communauté. Le dynamisme de l'ITU apparut en plein jour lors de la grande grève du textile de 1934. Le vent dans les voiles, les ouvriers de Woonsocket améliorèrent considérablement leurs conditions dans les mois et les années qui suivirent le conflit et purent même prendre le contrôle de plusieurs aspects de leur travail.

La troisième partie de *Working-class Americanism* porte sur les années 1936-1941 et comprend trois chapitres. Gerstle présente d'abord le « rêve radical » de Joseph Schmetz, un rêve qui plongeait ses racines en Belgique, mais qui était ancré dans le contexte américain et tenait pour acquis que la tradition américaine était en soi porteuse de changement. Pour réaliser son rêve, Schmetz fit appel à Lawrence Spitz, un organisateur syndical qui devait dominer la scène ouvrière de Woonsocket pendant dix ans. Dans les pages de leur journal, l'*ITU News*, les deux leaders reformulèrent le langage de l'américanisme pour servir à leurs fins. Les puritains, Washington, Lincoln et l'humble pionnier de l'Ouest devenaient ainsi des héros de la classe ouvrière. Des slogans, tels que « We Want a Declaration of Independence » et « We the Workers », chapeautaient les éditoriaux de l'organe syndical. L'américanisme de l'*ITU News* était empreint de progressisme : les ouvriers y étaient peints en géants bâtisseurs du monde moderne et sauveurs des États-Unis, sur le point de devenir une véritable démocratie industrielle. Par contre, le discours américaniste ne tenant aucun compte de la dimension traditionaliste canadienne-française, pourtant encore bien vivante. Schmetz et Spitz commettaient ainsi une erreur tactique et montraient qu'ils ignoraient tout des mutations qui avaient cours au sein de la communauté canadienne-française.

Les deux chapitres suivants ont pour sujet cette nouvelle réalité ethnique et son influence sur la vie ouvrière. La sociabilité canadienne-français, centrée sur la famille de type patriarcal, imprégnait le syndicalisme belge à Woonsocket : les pique-niques, les carnivals, les parades de la Saint-Jean-Baptiste, auxquels participaient des membres d'autres groupes ethniques, enrichissaient les solidarités syndicales. La revendication ouvrière continuait à donner ses fruits : les travailleurs augmentaient leur contrôle à la manufacture et leurs conditions de vie s'amélioraient. Mais des problèmes pointaient à l'horizon. La vision radicale de Schmetz et de Spitz était illimitée. Par contre, les syndicalistes canadiens-français reconnaissaient aux capitalistes des droits inaliénables et ne coopéraient avec les Franco-Belges que pour des raisons stratégiques. En outre, la résistance des industriels devint plus farouche lorsque le syndicat exigea d'avoir voix au chapitre des finances des entreprises. Les chefs syndicaux canadiens-français saisirent le prétexte d'une grève qui avait mal tourné pour remettre en question le leadership de Schmetz et pour mettre un frein aux visées radicales.

Cette prise de position reflétait la renaissance qui faisait jour dans la communauté canadienne-française, une renaissance effectuée sous le signe de l'américanisme. Prenant conscience des transformations qui avaient cours dans la masse ouvrière, la petite bourgeoisie adapta son idéologie et sa pratique « ethnique » aux nouvelles réalités en vue de retrouver un leadership qui semblait lui échapper. Il fallait d'abord que le Parti républicain local regagnât la faveur des Canadiens français, qui avaient été séduits par les démocrates et qui risquaient de prendre une voie encore plus dangereuse en appuyant un éventuel tiers-parti ouvrier. Les politiciens républicains courtisèrent les travailleurs et forcèrent l'ITU à leur accorder son soutien lors des élections de 1938. Les chefs de file canadiens-français bénéficièrent aussi de la doctrine du corporatisme social de l'Église catholique, qui prêchait dorénavant le respect des droits des ouvriers et des patrons, et qui dénonçait les socialistes et autres radicaux. À Woonsocket comme ailleurs, l'intérêt nouveau de l'Église pour la question sociale se manifesta par le soutien que le clergé accorda aux droits des travailleurs et son appui aux syndicats modérés. Le clergé fit donc campagne contre le leadership radical de l'ITU et fonda une Ligue ouvrière catholique pour saper son pouvoir.

Ces développements, qui culminèrent dans les années de guerre et d'après-guerre, font l'objet de la quatrième et dernière partie du livre. Pendant le conflit mondial, la lutte entre les radicaux franco-belges et les corporatistes canadiens-français pour le contrôle de l'ITU prit de l'ampleur et se termina en 1946 par la victoire des seconds qui, après une période militante, se laissèrent séduire par l'idéologie du pluralisme culturel qui avait été propagée par le gouvernement pendant la guerre et qui en vint à représenter l'essence de la démocratie américaine. Pour des gens qui depuis leur arrivée aux États-Unis avaient été traités comme des citoyens de deuxième classe, le pluralisme culturel semblait plein de promesses. La popularité de cette doctrine dans les rangs canadiens-français témoignait aussi de l'omniprésence du discours gouvernemental dans la vie des ouvriers de Woonsocket, en passe de perdre leur indépendance idéologique. On reléguait au second plan la lutte pour la démocratie industrielle. Si les catholiques et les protestants, les juifs et les gentils, les noirs et les blancs se devaient respect mutuel, il en était de même pour les capitalistes et les travailleurs. Dans un contexte national d'antisindicalisme, les pratiques ouvrières s'immobilisèrent, régressèrent même. Quand les entreprises textiles

quittèrent la région pour le sud des États-Unis et le Tiers monde, l'histoire de l'ITU tirait à sa fin.

Gerstle maîtrise à merveille l'historiographie américaine et il fait montre de beaucoup de circonspection envers ses sources. Pourtant, sa description de la culture canadienne-française n'atteint pas la même qualité que le reste du livre. Son chapitre sur les Canadiens français témoigne d'une connaissance quelque peu superficielle de l'historiographie québécoise. Pour lui, l'idéologie de la survivance nationale constitue le thème explicatif de leur histoire : ils rejetèrent en masse la langue, la religion, les institutions du conquérant anglais et même l'avènement de la révolution industrielle. Les immigrants canadiens-français transposèrent cette vision du monde en Nouvelle-Angleterre. Il est déconcertant qu'un historien de la trempe de Gerstle ne soit pas plus critique envers cette interprétation de l'histoire du Canada français et qu'il n'ait pas étudié davantage l'historiographie québécoise récente.

L'immigrant canadien-français de Gerstle ne fait pas montre de beaucoup d'indépendance envers les élites, en particulier le clergé, qui l'empêchent de développer une conscience de classe, ce qui freine son insertion dans le monde syndical américain. Gerstle tient peu compte d'autres facteurs, tel le processus migratoire bien spécifique des Canadiens français. À la suite de Pierre Anctil, il décrit le Canadien français (il est significatif qu'il préfère ce terme à celui de « Franco-Américain ») de Woonsocket au 20<sup>e</sup> siècle comme un être essentiellement tourné vers un passé rural idéalisé. Pour lui, un syndicaliste de la décennie de 1930 vit dans deux mondes différents parce qu'il est militant et qu'il envoie en même temps ses filles au couvent (123).

Dans cette optique, l'acculturation des immigrants canadiens-français ne commence qu'après la Première Guerre, et n'est pas encore complétée quarante ans plus tard. C'est mal connaître la réalité franco-américaine; c'est sous-estimer la capacité d'uniformisation de la culture américaine. Tôt, celle-ci apparaît aux ouvriers canadiens-français supérieure à leur culture ethnique, synonyme pour certains de pauvreté et de misère.

Qu'une telle critique puisse être faite envers une œuvre imposante comme *Working-class Americanism* démontre une fois de plus qu'il faut jeter des ponts entre chercheurs canadiens et américains et entre historiens du monde du travail et historiens de l'immigration et de l'ethnicité.

Yves Frenette  
Glendon College, York University

\*\*\*

Lindsay Granshaw and Roy Porter, eds. — *The Hospital in History*. London and New York: Routledge, 1989. Pp. i, 273.

The social history of medicine is a rapidly developing field of historical research. Within its ever-widening boundaries, the role of the hospital in history has begun to attract considerable attention because of the central place that hospital-based health care, and public policy debates associated with it, occupy in modern society. The evolution of the institutional structure and functions of the modern hospital and